

GÉOPOLITIQUE Trois experts posent les conditions permettant d'espérer que le « monde d'après » en construction soit meilleur

Que peuvent avoir en commun les réflexions d'un Américain d'origine indienne, vulgarisateur de géopolitique sur la plus connue des chaînes mondiales d'information et un historien français spécialiste des rapports de force stratégiques? Et comment y réagit Rémy Rioux, ce haut fonctionnaire devenu l'un des grands banquiers du développement durable? L'entreprise tenait du pari pour essayer de comprendre le monde dans lequel nous allons entrer d'ici à la fin 2021. Au-delà des caractères optimistes ou prudents de ces trois experts de la même génération, on comprend à les entendre que le grand enjeu sera la relation sino-américaine. Ce qu'en feront Joe Biden et Xi Jinping sera déterminant pour le reste du monde et pour nous autres Européens. Mais cela ne suffit pas. Car tout dépendra aussi de nos capacités humaines à nous adapter, à tenir bon et à résister. Face à quel genre d'ennemis? Nous-mêmes. ●

FRANÇOIS CLEMENCEAU



MIREYA ACIERTO/GETTY IMAGES/AFP

FAREED ZAKARIA

PRÉSENTATEUR DE L'ÉMISSION GPS
CHAQUE DIMANCHE SUR CNN

« Il serait bon que l'Europe joue un rôle de modérateur »

Il est né à Bombay en 1964 de parents musulmans et a été éduqué dans l'une des meilleures écoles anglicanes du pays avant de faire ses études supérieures dans les deux prestigieuses universités américaines de Yale et Harvard. Journalisme et géopolitique sont ses deux passions. Il a interviewé tous les grands de ce monde, dont Henry Kissinger, le maître de la realpolitik. « Je suis optimiste par nature, nous confie Fareed Zakaria. D'abord parce que je suis un immigrant qui se doit d'espérer toujours le meilleur sans jamais redouter le pire. » Alors que les États-Unis viennent de franchir le seuil des 400 000 morts du Covid-19, un bilan supérieur à celui des décès enregistrés par les troupes américaines au cours de la Seconde Guerre mondiale, est-ce bien l'heure d'être opti-

miste? « Je crois que l'être humain a besoin de grands chocs pour se résoudre au changement, et cette pandémie est un grand choc. Elle expose des problèmes et des défis que nous avons négligés et elle va nous donner l'occasion de réfléchir à la façon de réparer le monde. » Avec déjà deux exemples issus des six derniers mois. « Regardez chez vous, en Europe : au départ tout a cafouillé dans la zone Schengen, chacun faisait porter la responsabilité de ses malheurs à son voisin. Puis Emmanuel Macron et Angela Merkel ont pris leurs responsabilités afin de redresser la situation et de forcer le destin par plus de coopération entre pays membres. Cela a donné ce plan de relance qui renforce l'Union par le biais de la mutualisation de la dette. Personne ne pensait que vous y parviendriez. » Et de comparer avec

la détermination américaine. « Chez nous, aux États-Unis, si le plan de relance de 1 900 milliards de dollars de Joe Biden est adopté, il permettra de relancer des programmes d'infrastructure, d'énergies alternatives, d'éducation et de formation à l'emploi : autant de sujets sur lesquels la classe politique était paralysée depuis longtemps. » Finirait-on toujours par se relever ? « Oui, à chaque crise, on cherche un nouvel équilibre. Non sans mal ».

À condition de ne pas se tromper de diagnostic : « Cette crise pandémique ressemble à une répétition de ce qui pourrait se passer en pire. Nous avons vécu jusqu'à présent trop dangereusement en brûlant la planète, en produisant et en consommant comme jamais depuis le début de l'humanité, en détruisant les habitats naturels. Si l'on ne change pas de modèle, la prochaine crise sera un désastre total. »

Et si l'on en profitait pour apaiser les tensions entre grands blocs pour aller à l'essentiel ? « L'Europe demeure un modèle miraculeux compte tenu des guerres qu'ont connues la France et l'Allemagne. Mais ce n'est pas encore un acteur stratégique. Nous l'admirons pour ce qu'elle est mais pas pour ce qu'elle est capable de faire en tant qu'organisation. Et comme les États-Unis

vont conserver leur rôle de premier plan dans un monde de plus en plus bipolaire avec la Chine, il serait bon que l'Europe joue un rôle de tiers, de modérateur et peut-être de médiateur afin d'éviter une guerre froide entre ces deux puissances. » Fareed Zakaria utilise le terme de guerre froide, mais il sait trop bien que ce n'est pas si simple. « Durant la guerre froide, le commerce entre les États-Unis et l'Union soviétique se montait à 2 milliards de dollars par an. Aujourd'hui, avec la Chine, c'est 2 milliards par jour ! Pour maintenir cet équilibre entre compétition et coopération, nous avons besoin de l'Europe. »

Là encore, à condition de ne pas « tomber dans les pièges et les affres du nationalisme, des guerres froides, des populismes ». Impossible ? « Ce sera dur. Il nous faudra de la stabilité politique et surtout beaucoup plus de coopération internationale, admet Fareed Zakaria. Les dix à quinze années qui suivent seront difficiles et incertaines » pour stabiliser la planète. Avec des risques inévitables d'échecs, de zigzags, de déconvenues. Comme le résumement deux des chapitres de son livre : « attachez vos ceintures », même si « rien n'est écrit »... ●

Dernier ouvrage paru : « Retour vers le futur – 10 leçons pour demain » (éd. Saint-Simon, 2021).